

Rien n'a changé dans la résidence, à part les plantes : elles ont bien grandi ; les cyprès, les lauriers-roses sont hauts maintenant, et donnent de l'ombre. Je n'ai eu aucune peine à la trouver malgré les constructions qui ont poussé comme des champignons

HABIB SELMI

Souriez, vous êtes en Tunisie !

roman traduit de l'arabe (Tunisie) par Françoise Neyrod

tout autour, car elle est située dans la rue principale Abou al-Qâssim al-Châbî, tout près du poste de police que l'on ne peut ne pas voir, même la nuit. Une longue allée recouverte de pierres traverse le parc [...]

ACTES SUD

Extrait de la publication

“MONDES ARABES”
série dirigée par Farouk Mardam-Bey

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Après cinq ans d'absence, Taoufik revient à Tunis pour y passer ses vacances chez son frère cadet. Il est d'emblée frappé par le comportement de sa belle-sœur, Yousra, qui à présent porte le voile et refuse de l'embrasser mais ne cache pas son engouement pour tous les produits venant d'Europe, y compris les sous-vêtements les plus affriolants. Son frère lui-même se rend régulièrement à la mosquée et y entraîne son fils chaque vendredi, lui inculquant la haine des “infidèles”. Ce qui ne l'empêche pas de fréquenter une prostituée ni de dénoncer à la police sa belle voisine, Naïma, qui a elle aussi pris le voile, après son divorce, pour mieux dissimuler une liaison amoureuse. Quant à Leïla, la sœur de Yousra, pourtant bien intégrée avec son mari dans le secteur “moderne” de la société, elle n'hésite pas à coucher avec Taoufik dans l'espoir d'aller vivre avec lui en France, loin de la souriante Tunisie où, comme tant de jeunes gens, elle se sent étouffer...

Dans ce roman prémonitoire publié avant la révolution de décembre 2010 et nommé pour l'International Prize for Arabic Fiction, Habib Selmi dénonce la duplicité et l'hypocrisie générées en Tunisie tant par le despotisme faussement moderniste de Ben Ali que par l'omniprésence de la religion dans la vie quotidienne.

HABIB SELMI

Né à Kairouan en 1951, Habib Selmi est agrégé d'arabe et travaille à Paris depuis 1983. Il a publié sept romans et deux recueils de nouvelles qui l'ont placé parmi les meilleurs écrivains tunisiens de langue arabe.

DU MÊME AUTEUR

LE MONT-DES-CHÈVRES, Actes Sud, 1999.

LES AMOUREUX DE BAYYA, Actes Sud, 2003.

LA NUIT DE L'ÉTRANGER, Actes Sud, 2008.

LES HUMEURS DE MARIE-CLAIRE, Actes Sud, 2011.

Titre original :

Nisâ' al-basâtin

Éditeur original :

Dâr al-Adâb, Beyrouth

© Habib Selmi, 2010

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02178-8

HABIB SELMI

Souriez, vous êtes en Tunisie!

roman traduit de l'arabe (Tunisie) par Françoise Neyrod

Sindbad
ACTES SUD

Rien n'a changé dans la résidence, à part les plantes : elles ont bien grandi ; les cyprès, les lauriers-roses sont hauts maintenant, et donnent de l'ombre.

Je n'ai eu aucune peine à la trouver malgré les constructions qui ont poussé comme des champignons tout autour, car elle est située dans la rue principale Abou al-Qâssim al-Châbi, tout près du poste de police que l'on ne peut ne pas voir, même la nuit.

Une longue allée recouverte de pierres traverse le parc, et de là, d'autres, plus petites, mènent aux immeubles de la résidence. Je l'emprunte en traînant ma grosse valise, et grâce à la lumière de la rue, je parviens à éviter les trous, les chats qui courent parmi les détritrus, la nourriture que les habitants ont jetée là. Je ne trouve pas le bouton de l'électricité dans l'entrée de l'immeuble où habite mon frère Ibrahim et je gravis l'escalier à tâtons, dans le noir. Il n'y a que quatre étages, Ibrahim est au dernier ; il ne pourrait supporter d'habiter à un autre étage, quel qu'il soit, car la seule pensée que des hommes et des femmes mangent, dorment, se lavent, font l'amour, pissent, défèquent "juste sur ma tête", comme il le dit, serait un véritable tourment et lui rendrait la vie impossible.

Ibrahim me serre longuement, affectueusement, contre lui. De tous mes frères, c'est lui qui m'est le plus proche, car

nous sommes presque du même âge : je n'ai qu'un an de plus que lui. Mais Youstra, sa femme, ne m'embrasse pas cette fois-ci. Elle me tend la main, de loin, et c'est à peine si elle prend la mienne. Je trouve ce comportement très étrange, et je ne comprends qu'au moment où Ibrahim me dit :

— Tu as vu, Youstra porte le voile.

Et comme pour bien montrer qu'il n'y est pour rien, il précise :

— C'est elle qui l'a décidé... Moi, je ne m'en suis pas mêlé.

Youstra hoche la tête :

— Cela faisait un moment que j'y pensais. Et Dieu – qu'Il soit loué – m'a ouvert les portes du Bien...

Wael, leur fils unique, se précipite vers moi et se jette dans mes bras. Je ne m'attendais pas à le voir à une heure aussi avancée, demain n'est pas un jour de congé. Ibrahim m'explique qu'il a voulu rester éveillé jusqu'à mon arrivée; pour me saluer, me voir car il entend beaucoup parler de moi, mais surtout pour savoir ce que je lui ai apporté comme cadeaux. Car Youstra ne parlait que de cela, depuis qu'elle savait que j'irais les voir.

Je lui donne une boîte de chocolats; je l'ai achetée à la boutique duty free à Orly pour me débarrasser de la monnaie qui encombrait mes poches. Youstra fait remarquer qu'elle connaît bien ces boîtes, beaucoup de ses voisins en achètent pour leurs enfants au grand magasin français Carrefour qui s'est ouvert il y a deux ans à Tunis; elle veut dire par là que le cadeau n'est pas cher, qu'il ne correspond en aucune façon à ce qu'un homme comme moi, qui vis en France, se doit de rapporter, après une longue absence, au fils unique du frère qui lui est le plus proche.

Heureusement, j'ai acheté autre chose pour Wael; en fait, pour moi, la boîte de chocolats n'était pas vraiment

un cadeau. Et pour dissiper tout malentendu, je me hâte de préciser, avant que nous nous installions autour de la table où se trouvent les plats que Yousra sait être mes préférés, que j'ai deux cadeaux pour lui. Je demande à Ibrahim de me donner tout de suite la valise, je l'ouvre, je prends un sac en plastique et le tends à Wael, qui me regarde faire, les yeux brillants. Sans attendre, il y plonge la main, en sort le pantalon et la chemise que je lui ai apportés, et les tend à Yousra, comme si le cadeau n'était pas pour lui, mais pour elle.

La chemise est marron, le pantalon bleu clair, et l'étoffe est de très bonne qualité; c'est ma femme Catherine qui les a choisis. J'avais tenu à ce qu'elle m'accompagne pour les acheter car je me fie entièrement à son goût, surtout pour ce qui concerne les enfants. J'étais sûr qu'ils plairaient beaucoup à Ibrahim et à Yousra, mais je craignais un peu qu'ils ne soient pas à la taille de Wael; en effet, je ne l'avais pas revu depuis cinq ans, et ne me souvenais plus très bien de l'âge qu'il avait à ce moment-là.

Yousra ajuste son voile. D'une main, elle saisit la chemise, de l'autre, le pantalon; elle les examine, elle ne prononce pas un mot. Je comprends que je n'ai pas pris la bonne taille, ils sont beaucoup trop grands.

— Il les portera l'été prochain, dit Ibrahim.

Et il essaie de me consoler un peu :

— La chemise est très belle, et le pantalon encore plus. Les vêtements français et italiens, c'est ce qu'il y a de mieux.

Yousra hoche la tête. Les vêtements lui plaisent, cela se voit, mais elle est contrariée que son fils ne puisse les porter tout de suite, qu'il doive attendre toute une année. Elle est comme la plupart des femmes du quartier, elle aime faire étalage de ce qu'elle a. Elle aurait voulu que Wael, dès le lendemain matin, au saut du lit, enfile ses nouveaux habits, pour que ceux qu'elle connaît et même ceux qu'elle ne

connaît pas, tous dans le quartier le voient, tous sachent que son oncle qui vit à l'étranger lui a apporté des cadeaux très chers.

Je fais semblant de n'avoir rien remarqué :

— C'est Catherine qui les a choisis.

Ibrahim palpe l'étoffe :

— Dieu soit loué... Elle a du goût... Elle sait bien choisir.

Yousra plie soigneusement les vêtements, les replace dans le sac. Puis elle quitte le salon pour accompagner Wael qui va se coucher. Le silence s'installe, lourd. D'habitude, j'ai beaucoup à dire quand je retrouve Ibrahim après une longue absence. C'est un vrai déluge de questions : comment va le travail? La vie? Comment cela se passe-t-il avec nos frères et leurs épouses, avec nos sœurs et leurs maris? Et avec les autres, proches ou moins proches, ceux qui vivent encore dans la ville de Majâz al-Bâb, là où nous sommes nés tous, et ceux qui sont partis à Béja, dans le Nord? Quand j'en ai assez de poser des questions, je plaisante, je lui rappelle des histoires du temps passé, et nous en rions. Mais là, je n'ai vraiment pas envie de parler. Je sais bien que Yousra est de ce genre de femmes qui ne se déclarent pas facilement satisfaites, surtout s'il s'agit de cadeaux qui viennent de l'étranger, et qu'elle dit très franchement ce qu'elle pense de ce qu'on lui offre. Je sais aussi qu'elle m'aime bien, et qu'elle est vraiment contente quand je viens les voir. Mais là, je dois bien le reconnaître, je ne comprends pas son attitude. Vraiment, je ne m'attendais pas du tout à ce qu'elle réagisse ainsi, à ce qu'elle soit contrariée à ce point pour une raison aussi futile.

Ibrahim devine que je ne suis pas à l'aise; il me demande comment s'est passé le voyage, à quelle heure l'avion a décollé d'Orly, combien de temps il a fallu pour venir de

Paris à Tunis. Évidemment, il fait de son mieux pour que nous engagions la conversation. Comme je lui réponds à peine, il se lève, allume le téléviseur :

— Bientôt, il y aura les informations.

Nous commençons juste à écouter les nouvelles, quand Yousra nous rejoint ; elle regarde un moment, mais cela la met de mauvaise humeur :

— Nous sommes fatigués de ces paroles qui ne veulent rien dire, déclare-t-elle avec impatience. Éteins.

Puis elle désigne la table :

— De toute façon, nous allons manger, le repas refroidit.

Nous terminons le repas, je prends le premier verre du thé vert à la menthe que Yousra a voulu absolument préparer pour moi, alors que je n'y tiens pas particulièrement à une heure aussi tardive. Je vois que j'ai laissé ma valise ouverte par terre. Et je me souviens des cadeaux que j'ai pour Yousra et Ibrahim ; je les avais oubliés, tellement nous étions occupés avec ceux de Wael. D'habitude, quand j'arrive chez eux le soir, je ne les leur donne que le lendemain matin. Mais cette fois-ci je tiens absolument à m'acquitter de cela avant que nous allions tous dormir.

Je veux me débarrasser tout de suite, le plus vite possible, de la question des cadeaux. J'aimerais aussi leur faire oublier ce qui s'est passé tout à l'heure avec Wael, me faire pardonner mon erreur en quelque sorte.

Je pousse un grand soupir de soulagement : Yousra est ravie de ce que je lui offre, une sorte de chemisier en soie. J'avais demandé à Catherine de lui acheter un vêtement de bonne qualité, mais je ne savais pas qu'elle était voilée ; le chemisier est à manches courtes et devant il est transparent. Yousra le repose dans la boîte en carton :

— Merci beaucoup.

— Tu portes le voile et tu vas mettre un chemisier comme celui-ci? s'étonne Ibrahim.

Elle rit :

— Et alors? Je le porterai à la maison, quand je serai seule. Pour sortir, je mettrai par-dessus le *safsâri**, et personne ne le verra.

— Un chemisier comme celui-ci? Il faut que les gens le voient... Sinon à quoi bon le porter?

— Tu le verras, toi, dit-elle, un peu câline, un peu mutine.

Ibrahim prend la chemise que je lui ai apportée :

— Demain, je la porterai... Une belle chemise comme celle-ci, qui vient de Paris... Il faut que tous mes collègues au bureau la voient.

Puis il se tourne vers moi :

— Maintenant, en Tunisie, on voit de tout avec le voile...

Yusra pose sur lui ses grands yeux noirs. Elle sourit :

— Qu'est-ce que tu veux dire?

Sa question me surprend, je pensais qu'elle garderait le silence, maintenant qu'elle porte le voile. Mais non, elle n'hésite pas à prendre la parole quand elle veut, comme je l'ai toujours vue faire. Il me semble qu'elle a toujours en elle, malgré le changement survenu dans son apparence extérieure, ce qui la rendait différente des autres, qui faisait que je l'appréciais, que j'aimais bien parfois évoquer franchement avec elle la situation des femmes. Ce que je ne pouvais me permettre avec mes autres belles-sœurs, avec qui la conversation n'allait jamais au-delà de ce qu'exigent la politesse et les bonnes manières.

— Je veux dire que les Tunisiennes sont voilées. Mais qu'elles n'abandonnent pas le jean moulant...

* Voile blanc porté par-dessus les vêtements. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

— Et pourquoi veux-tu qu'elles l'abandonnent?... Du moment qu'elles portent par-dessus un vêtement ample.

— Et le mini?

— Quelle différence entre le mini et le jean? L'essentiel est que la femme soit couverte devant les hommes.

Ibrahim reste un moment silencieux, puis il ajoute avec malice :

— Et ce n'est pas tout... J'ai entendu dire que certaines femmes voilées portent un string.

Yusra part d'un grand rire. Ibrahim rit, lui aussi :

— Tu t'imagines... Le voile dessus, et le string dessous!

Il se tourne vers moi, me regarde bien en face : peut-être vais-je donner un avis sur la question. Mais je ne dis rien. Yusra emporte dans la cuisine les assiettes, les plats et les restes du repas :

— Dieu pardonne à tous... Dieu est miséricordieux.

Elle finit de nettoyer la table, me regarde ; je vois qu'elle a du khôl sur les paupières.

— On dirait que tu es fatigué, dit-elle en bâillant.

Ibrahim se lève, lui aussi bâille.

— Yusra t'a préparé notre chambre... Tu y dormiras, me dit-il.

J'étais certain qu'ils voudraient que je prenne leur chambre, comme la dernière fois. Je refuse tout net, et déclare d'un ton catégorique :

— Je dormirai ici.

Yusra ne comprend pas :

— Où ici? Sur le canapé?

— Tout à fait, sur le canapé; et je ne changerai pas d'avis.

Ils savent que je suis têtu, que si j'ai pris une décision, je ne reviens pas dessus, quoi qu'ils puissent faire; surtout quand il s'agit d'une question de cet ordre.

Ils échangent un regard. Ils ne disent rien.

J'aime m'asseoir dans la cuisine. J'éprouve du plaisir à observer Yousra : quand elle évolue parmi ses casseroles, ses marmites, ses poêles toutes fumantes, quand elle épluche les légumes, coupe la viande, lave les ustensiles. Chaque fois que je viens, j'aime bien passer une partie de la matinée, chaque jour, dans la cuisine. Yousra est toujours contente que je sois avec elle. De temps en temps, elle me regarde, sourit, me demande si j'ai besoin de quelque chose.

Tout à coup, la porte de l'appartement s'ouvre, Ibrahim entre. Il devrait se trouver au travail à cette heure-ci. Je regarde la pendule sur le mur :

— Que fais-tu là ?

— Aujourd'hui, c'est vendredi, et le vendredi on nous laisse sortir avant l'heure.

— Pourquoi ?

Yousra est surprise :

— Tu ne sais pas ?... Pour aller à la mosquée.

Il va dans la salle de bains pour faire ses ablutions. Quand il revient, il s'assied en face de moi :

— Tu m'as apporté les cigarettes que je t'ai demandées dans ma dernière lettre ?

Je me souviens que j'ai acheté pour lui deux cartouches de Marlboro, celles qu'il aime bien. Seulement, la veille, j'ai

oublié de les lui donner. Je me lève tout de suite et je vais les chercher. Tout content, il prend une des cartouches, soulève le couvercle. Il ouvre un paquet. Il saisit une cigarette et commence à fumer avec délectation.

— Tu as fait tes ablutions et tu fumes ! s'exclame Youstra.

— Oui, et alors ?

— On dit que si on fume, c'est comme si on n'avait rien fait.

Il a un sourire malicieux :

— J'ai oublié de te demander dans ma lettre d'acheter une bouteille de whisky au duty free.

Je sais qu'il aime bien l'alcool. Il a souvent essayé de cesser d'en boire, après son mariage surtout, et quand il s'est mis à prier, mais il n'a pas pu. Mais qu'il me dise cela au moment où il se prépare à se rendre à la mosquée, et en présence de Youstra, qui insiste tellement pour qu'il ne boive plus du tout, cela m'étonne vraiment.

— Demande pardon à Dieu, dit-elle en le regardant bien dans les yeux.

— N'aie pas peur : le whisky n'était pas pour moi, c'était pour un ami.

Il a fini sa cigarette, il se lave les mains au savon, se rince longuement la bouche. En revenant s'asseoir, il jette un coup d'œil dehors.

— Wael n'est toujours pas rentré de l'école...

L'école est derrière le commissariat. Je regarde moi aussi par la fenêtre :

— Ce n'est pas loin, il a tout le temps de manger tranquillement avant d'y retourner.

— Mais avant le repas, il vient avec moi à la mosquée.

— À la mosquée ? Pourquoi ?

— Pour être à la prière du vendredi avec Ibrahim, explique Youstra... Prier le vendredi avec les hommes, c'est vraiment ce qu'il aime le mieux.

Je la regarde avec stupeur. Je m'apprête à lui dire que Wael est encore bien jeune pour cela, mais elle s'approche de moi et m'explique pour que je comprenne bien :

— Personne ne l'oblige à prier... Mon Dieu... Il est guidé par les anges... Dieu lui a ouvert les portes du Bien depuis qu'il est tout petit.

Ibrahim hoche la tête plusieurs fois pour confirmer, puis ajoute d'un air ravi :

— Si tu le voyais en train de prier ! Si tu le voyais glorifier Dieu, ses petites mains levées vers le ciel !

Yousra renchérit :

— J'aimerais être un homme... Entrer dans la salle de prière des hommes... Le voir quand il prie.

Wael rentre. Sa mère l'aide à faire ses ablutions. Puis Ibrahim se rend avec lui à la mosquée. Je sors de la cuisine et fais un petit tour dans l'appartement.

C'est la deuxième fois que j'y viens depuis que mon frère s'y est installé. Il me semble plus grand ce matin, dans la lumière éclatante du soleil qui s'engouffre par les fenêtres ouvertes. Et les meubles me paraissent de meilleure qualité, plus cossus que la dernière fois.

J'ai encore le temps de prendre le bus qui va au centre-ville, de me promener un peu dans l'avenue Habib Bourguiba, et de revenir dans le quartier des vergers avant de passer à table. Je dis au revoir à Yousra. Elle insiste pour que je ne sois pas en retard, car le repas qu'elle a préparé est un véritable repas pour bien fêter mon arrivée ; hier soir, ce n'était qu'un avant-goût. Je descends l'escalier de marbre lentement, de peur de glisser ; il vient d'être lavé, semble-t-il, il est encore humide par endroits.

La station des autobus se trouve en face de l'entrée de la mosquée, à quelques centaines de mètres du commissariat. Elle est signalée par un simple poteau de fer planté dans

le trottoir du côté droit de la rue, avec dessus un panneau qui indique le numéro des bus. À côté se tiennent deux femmes avec un enfant. Je m'arrête non loin d'elles; elles me regardent, elles paraissent étonnées que je me trouve ici à pareille heure. Je n'en fais pas cas. Je pense que certainement elles se disent qu'elles n'ont pas vu encore mon visage dans le quartier.

Pas de sièges pour s'asseoir. Le trottoir dans lequel est fiché le poteau est étroit, jonché de papiers, de bouteilles et de boîtes en carton vides. Nous sommes encore au printemps, mais il fait très chaud déjà. Bientôt, je ne peux plus supporter les rayons du soleil. Je regarde autour de moi, à la recherche d'un peu d'ombre. Je n'en vois pas : il n'y a pas d'arbres dans la rue, les maisons alentour n'ont pas de jardin. Je retire ma veste et m'appuie contre un mur.

Il y a de plus en plus de monde à l'arrêt. Comme l'autobus tarde à arriver, je regarde les visages, j'observe ce que font ces gens, et je remarque qu'il n'y a que des femmes et des enfants, que je suis le seul homme. Je vois bien aussi qu'ils me dévisagent avec insistance chaque fois que nos yeux se rencontrent. D'ailleurs, un enfant profite de ce que sa mère parle avec une autre femme pour s'approcher de moi. Je lui souris. Il ne me rend pas mon sourire. La tête légèrement sur le côté, il me regarde fixement. Puis il fait un pas en arrière, lève les bras, dessine dans l'air un signe, mais je ne vois pas ce que cela signifie. Puis il rejoint sa mère. Elle, ne s'est rendu compte de rien.

Tous les autobus qui passent vont dans la direction opposée. Le terminus de la ligne n'est pas loin, pourtant aucun n'en revient. J'attends un long moment; je regarde au bout de la rue. Rien à l'horizon. De toute façon, même si un autobus arrivait dans quelques minutes, ce qui est peu probable, il ne me reste plus assez de temps pour faire ce

que j'avais décidé. Je crains d'être en retard pour le repas, je remets ma promenade à demain. Pour dire vrai, je n'ai pas faim, je n'ai pas du tout envie de manger. Mais je veux faire plaisir à Yousra, être à table avec eux. Je vais quitter l'arrêt pour retourner à la maison, quand je me souviens qu'Ibrahim et Wael sont à la mosquée. Depuis longtemps déjà ; la prière va sûrement bientôt prendre fin. Je décide d'aller à leur rencontre pour rentrer avec eux. Je fends le groupe de femmes et d'enfants qui attendent et me regardent toujours, puis me dirige vers la mosquée. Il faut que je sois près de l'entrée quand les fidèles sortiront afin de voir Ibrahim et Wael. Je traverse la route. Puis je m'arrête en un lieu ombragé ; de là je pourrai suivre ce qui se passe.

Ibrahim est fier qu'il y ait une belle mosquée dans le quartier des vergers. Je me souviens qu'au cours de ma dernière visite il me disait toujours, quand nous passions à côté, qu'elle avait été construite grâce à la piété et à la générosité des habitants, la même année que le commissariat, qui, selon lui, est très important également dans le quartier. On les avait bâtis paraît-il à la place d'une décharge publique, d'un dépôt d'ordures où erraient les ânes, les chèvres et les chiens perdus.

La mosquée n'est pas aussi grande que le prétend mon frère ; elle est toute simple dans son architecture, mais elle est admirable. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le minaret élancé, on dirait une flèche qui vient transpercer l'espace. Jamais je n'y suis entré. Mais parfois, de l'entrée, bien tenue, carrelée de marbre blanc, j'ai admiré la cour imposante, la salle de prière au sol recouvert de tapis, les gracieuses colonnes.

Les fidèles commencent à sortir. Des hommes de tous âges et de nombreux enfants. Tous ceux qui passent auprès de moi me dévisagent, comme les femmes qui se trouvaient

à l'arrêt de l'autobus en même temps que moi. Certains me lancent des regards hostiles. Je les regarde moi aussi et tout à coup, je comprends. Je comprends aussi pourquoi il n'y avait que des femmes et des enfants à l'arrêt de l'autobus. C'est que tous les hommes étaient à la mosquée à ce moment-là, pour la prière du vendredi. Le seul qui n'y était pas et qui ne priait pas, c'était moi!

Je me sens mal à l'aise, un peu inquiet même, face à ces regards peu amènes, j'ai l'impression que ce sont des flèches prêtes à fondre sur moi de toutes parts. Heureusement, Ibrahim arrive bientôt. En me voyant, Wael devance son père et court vers moi. C'est une bonne surprise pour lui que je sois là, et il est fier que je le voie sortir de la mosquée, lui qui a prié avec les adultes. Nous rentrons à la maison, et brusquement il me demande :

— Oncle Taoufik, tu es croyant, toi?

Je confirme d'un signe de tête.

— C'est quoi, cette question? intervient Ibrahim. Bien sûr que oncle Taoufik est croyant.

Wael me prend la main et la serre. On dirait qu'il veut se faire pardonner sa question. Pourtant, il m'en pose une encore l'instant d'après :

— Alors, pourquoi tu ne viens pas avec nous à la mosquée?

Je suis étonné qu'il me demande cela. Je lui souris et ne dis rien. Ibrahim lui explique :

— Ton oncle va à la mosquée en France.

— Il y a une mosquée en France?

— Bien sûr, Dieu a créé tous les pays du monde, il y a des mosquées partout, réplique Ibrahim.

Puis il change de sujet :

— Nous sommes encore au printemps, et il fait vraiment chaud. Ce sera comment, cet été? Nous allons mourir de chaleur cette année.

Nous poursuivons notre marche en silence et arrivons à la résidence. Devant l'entrée se tiennent trois jeunes gens. Adossés au mur, ils parlent avec animation. Nous passons près d'eux ; ils nous dévisagent longuement. Quand nous sommes un peu loin, Ibrahim laisse éclater son exaspération :

— Tous les jours, ils sont à l'entrée, ces fils de chien, s'écrie-t-il avec humeur. Ils surveillent tout, ceux qui entrent, ceux qui sortent...

Au troisième étage, une porte s'ouvre brusquement ; le visage d'une femme apparaît. Puis, très vite, la porte se referme. Je suis certain d'avoir vu, déjà, ce visage, mais je ne me rappelle plus où. Je me penche vers Ibrahim et lui demande à l'oreille de qui il s'agit ; je ne veux pas que Wael m'entende.

— Tu ne te souviens pas?... C'est Naïma...

Naïma ! L'ancienne amie de Yousra. Naïma, la "divorcée voilée", comme je disais toujours. Elle a beaucoup changé. Je ne l'ai pas vue longtemps, mais il me semble qu'elle a grossi, que sa peau est plus blanche. Je me souviens que Yousra m'en avait dit beaucoup de bien, la première fois qu'elle m'en avait parlé lors de ma dernière visite. Elle me l'avait décrite comme une femme remarquable : gentille, sérieuse, très polie, très pieuse.

À cette époque, tous les matins, Naïma ouvrait les fenêtres de son appartement, dans lequel elle vivait seule, pour que tous les voisins puissent bien entendre la cassette de prières et de louanges au Prophète qu'elle écoutait grâce à un énorme magnétophone qui hurlait... Et puis un jour, je l'ai aperçue de loin qui traversait la rue ; j'ai ressenti une impression indéfinissable, il y avait quelque chose de curieux dans cette dévotion extrême qui imposait le respect à tous dans l'immeuble. Mais je ne m'en suis pas ouvert à Yousra, car elle aimait beaucoup Naïma.

Plus tard, Yousra m'a parlé de sa voisine si pieuse, si dévote : elle aimait voyager à l'étranger et en Europe surtout ; parfois elle allait en Italie et revenait avec des vêtements pour femmes qui enchantaient les yeux et le cœur et elle les revendait dans le quartier. Je n'ai pu m'empêcher de lui avouer ce que je ressentais ; je n'ai pas hésité, j'ai dit que cette voisine, qui portait le voile, ne devait pas, finalement, être si vertueuse que cela. Yousra l'a mal pris : selon elle, j'étais un homme qui voyait le mal partout, qui soupçonnait tout le monde et ne craignait ni Dieu ni les hommes.

Et elle a continué à défendre Naïma jusqu'au jour où celle-ci est venue nous rendre visite, car, a-t-elle prétendu, elle savait que j'étais à la maison et voulait me saluer. Je vois le léger maquillage sur les yeux, les regards qu'elle tourne vers moi de temps à autre, et surtout la façon dont elle me parle. Yousra lui a dit que je suis marié à une Française, donc pour elle je suis un mari potentiel, car, tout le monde le sait bien, un Tunisien qui épouse une chrétienne ne le fait pas par amour pour elle, mais seulement pour obtenir une carte de séjour et régulariser sa situation. Une fois arrivé à ses fins, il divorce dès qu'il le peut. Yousra voit clairement le manège de Naïma. Devant elle, elle reconnaît que j'avais bien raison de douter de la sincérité de sa foi, et de dire qu'elle n'était pas honnête. Et sur-le-champ, elle la chasse. Elle ne l'a plus revue, se privant des cadeaux que Naïma lui apportait de l'étranger.

À la maison, Wael raconte à sa mère tout ce qu'il a fait à la mosquée. Quand il a fini, il jette de petits coups d'œil tantôt de mon côté, tantôt du côté de son père, et ajoute, comme s'il trahissait un secret :

— Nous avons vu Naïma.

— Quelle Naïma ?

— Celle qui habite juste en dessous de chez nous.

— Vous l’avez vue où ?

— Chez elle, explique Wael.

— Chez elle !

— Non, précise Ibrahim, pas “chez elle”... Nous étions au troisième étage, elle a ouvert sa porte tout d’un coup, et quand elle nous a vus, elle l’a vite refermée. Cela s’est fait en un clin d’œil.

Yousra hoche la tête. Elle me considère un instant, puis a un petit sourire.